

Ludovic Dussarrat

**Le soleil luit pour tout le
monde**

Nouvelle

© 1998 Oxy'more Éditions, Bordeaux

Sirène sur le crépuscule

Je ne suis plus bien jeune et j'ai cessé d'écrire depuis longtemps. Je vis retiré de la civilisation, dans une forêt de pins qui borde l'océan et je n'attends plus grand chose de la vie. Je me contente de contempler la nature et de suivre des yeux le panel de couleurs qu'elle me propose. J'ai essuyé bien des tempêtes mais le ciel est rose à présent. Je me sens bien, mais pas assez fort pour écrire les plus belles pages qu'une femme est en droit d'espérer.

À l'horizon, l'océan s'étire comme un drap de soie bleue et l'air marin se pique dans les branches. Il fait frais et je bois une tasse de café chaud sur le pas de la porte. Paisible, je passe mon temps à écouter les premiers gémissements de l'aurore, à plonger mon regard dans la chambre ensommeillée. Elle étire ses bras ou se cache sous les draps blancs. Je l'ai rencontrée la veille, sur le crépuscule. Je faisais quelques pas sur la plage et elle était sortie tout droit de la mer.

Bientôt, les premiers jets de soleil viendront lézarder les planches de ma terrasse et elle, elle se lèvera tard. Lorsque le soleil sera déjà bien haut, elle s'allongera sur les planches. On échangera quelques mots, des regards. Juste ce qu'il faut. Aux heures chaudes de l'après-midi, elle se dévêtra, s'installera dans la chaise longue et son regard posé sur moi m'invitera à des tentations plus fortes. Nos corps vivront en parfaite harmonie. Et puis, au crépuscule, elle se penchera sur moi, le visage illuminé d'un sourire et je la raccompagnerai vers l'océan. Elle me tiendra la main jusqu'aux dernières heures du couchant, jusqu'à ce que le soleil sombre dans la mer. Je resterai là un moment sur le rivage, avec l'odeur encore chaude de sa main dans la mienne. Avec les étoiles, je rentrerai. Je couperai à travers bois et rejoindrai mon havre de paix.

Et maintenant que j'ai écrit ces quelques lignes, je souffle sur la flamme de ma bougie. Je glisse un peu de musique sur le pick-up et m'étends dans la pénombre. Je suis le sillon qui trace une belle symphonie sur un disque voilé. Je me laisse bercer par le ronflement de l'océan et j'entends déjà une pluie d'aiguilles de pins qui grésille sur les essentes du toit.

Sirène sur l'aurore

Je ne suis plus bien jeune et j'ai cessé d'écrire depuis longtemps. Je vis retiré de la civilisation, dans une forêt de pins qui borde l'océan et j'attends encore tant de choses de la vie. Je ne peux plus me contenter de contempler la nature et de suivre des yeux le panel de couleurs qu'elle me propose. J'ai essuyé bien des tempêtes mais le ciel est rose à présent. Je me sens bien, assez fort pour écrire les plus belles pages qu'une femme est en droit d'espérer.

A l'horizon, l'océan s'étire comme un drap de soie bleue et l'air marin se pique dans les branches. Il fait frais et je bois une tasse de café chaud sur le pas de la porte. Paisible, je passe mon temps à écouter les premiers gémissements de l'aube, à plonger mon regard dans la chambre ensommeillée. Elle s'endort lentement et ses paupières, entre sommeil et soleil, hésitent à peine maintenant.

Je l'ai rencontrée peu avant l'aurore. Je faisais quelques pas sur la plage et elle était sortie tout droit de la mer.

Bientôt les premiers jets de soleil viendront lézarder les planches de ma terrasse et elle, elle se lèvera tard. Lorsque le soleil sera déjà bien haut, elle s'allongera sur les planches. On échangera des flots de paroles insensées et des regards éperdus. Aux heures chaudes de l'après-midi, elle se dévêtira, s'installera dans la chaise longue et son regard posé sur moi m'invitera à des tentations plus fortes. Nos corps vivront en parfaite harmonie.

Et puis, à la brune, elle se penchera sur moi, le visage illuminé d'un sourire et je la raccompagnerai vers l'océan. Elle me tiendra la main, jusqu'aux dernières heures du couchant, jusqu'à ce que le soleil plonge dans la mer. Je resterai là un moment sur le rivage, avec l'odeur encore chaude de sa main dans la mienne. Avec les étoiles, je rentrerai. Je couperai à travers bois et rejoindrai mon havre de paix.

Et maintenant que j'ai écrit ces quelques lignes, je souffle sur la flamme de ma bougie. Je glisse un peu de musique sur le pick-up et m'étends dans la pénombre. Je suis le sillon qui trace une belle symphonie sur un disque voilé. Je me laisse bercer par le ronflement de l'océan et j'entends déjà une pluie d'aiguilles de pins qui grésille sur les essentes du toit. Il faut que je prenne des forces, quelques heures de sommeil à peine, car demain, bien avant l'aurore, j'irai sur le bord du rivage attendre qu'elle me tende la main.

Un vieux rêve

Sur les planches blanches de poussière et d'un soleil frêle, le rocking-chair craquait à merveille et le vieil homme se laissait emporter. Il fumait la pipe et se balançait, les yeux mi-clos, tantôt dans le ciel, tantôt dans l'herbe rousse des collines. Il serrait une feuille de papier dans un poing et ne pensait à rien, à rien de bien précis. Cependant, au bout d'un moment, il s'inquiéta de voir les ombres grandir dans un coin du ciel. Il immobilisa le fauteuil et se leva. Il regarda vers l'ouest et réfléchit. Perplexe, il fouilla dans sa barbe qui fleurait l'Amsterdamer. Il montra le ciel du doigt et marmonna Dieu sait quoi. Mais le vieil homme n'était pas en colère. Il envisagea même la chose avec confiance et reposa de nouveau dans le rocking-chair où il prit plaisir à faire glisser ses coudes sur les accoudoirs feutrés.

- Après l'orage, il ne reste plus que des cendres, murmura-t-il.

Après mûre réflexion, le vieux était convaincu que l'homme, jusqu'à ce qu'il rende son dernier souffle, devait placer la passion amoureuse au coeur même de sa vie. C'était une idée qui lui plaisait assez et il aimait consacrer ses journées entières à y songer. Mais il ne croyait plus en l'homme depuis longtemps et si son idée était belle et généreuse, il la comparait souvent à la rivière à sec qui serpentait entre les hautes herbes, juste au-dessous de sa cambuse, et d'où il regardait l'eau affluer en pensée. Alors il prenait plaisir à l'entretenir son idée, à la polir comme un vieil objet qui craint la poussière. Au beau milieu de l'après-midi, il lança à la nature alentour:

- L'homme passe le plus clair de son temps à tenter de comprendre l'obscurité de son for intérieur et lorsqu'il parvient les sens essentiels de sa vie sont déjà du passé. Bientôt il ne reste plus que des êtres éteints ou quelques illuminés.

Des orages venaient de la mer. Dans le lit des vallées, les brumes encore aotées doucement s'égrenaient et là-haut sur les pentes, un voile d'un noir bleuté s'approchait, écorchant les fleurs apétales. Mais il sentait son heure approcher. Impatient, le visage inondé d'un rai de lumière, il attendit longtemps que la pénombre débordé sur tout le jardin.

Dans la fraîcheur du soir, le vieil homme la sentit lentement glisser sur son corps et étouffer les dernières braises de soleil : c'est l'heure nocturne, lorsque les souffles se coupent, les regards dérangent et le jour s'évide à l'horizon. C'était le seul moment de la journée où la solitude semblait quelque chose de fort. Quelque chose d'assez fort pour lui redonner la foi.

Alors, à la brune, il aimait se fondre dans la nature, s'effacer comme une ombre dans la nuit. C'était un homme de la terre et il avait le sentiment de retrouver une place digne. Pour rien au monde, il n'aurait manqué ces derniers fragments du jour qui, autrefois, l'avaient rendu beau et fragile lui-aussi ; ces fragments encore tièdes qui déguisent les formes et cachent les mauvais profils. Et sans mot, sans bruit, il regarda les paysages s'éteindre, avant de s'éteindre à son tour.

On entendait quelques éclats dans le ciel. Pourtant les eaux rageuses filèrent derrière les montagnes, vers l'Espagne et sous la lune claire, un ciel de tuiles blanches, comme les vestiges d'un orage, enluminaient le front du vieil homme et sa cambuse en bois.

S'enivrant d'un parfum jeté aux quatre vents, il se mit à rêver tandis que dans le jardin enclos, un lémure errait comme une âme en peine. Alors, il sentit une vieille présence, une odeur féminine qui lui tournait autour. Il ouvrit grand les yeux. Elle dansait comme un feu follet, sa femme. Ses lèvres s'éversèrent. Il voulut s'écorcher le cœur jusqu'en finir exsangue, avaler la sève de ce corps amer.

Au petit jour, sous un ciel d'étoiles étiolées, on ne retrouva qu'un vieux rocking-chair vide sur la terrasse et une lettre froissée où l'on pouvait lire ceci : « J'irai creuser jusqu'à ce que j'exhorte de moi-même tous les maux de mon corps, jusqu'à trouver la source et y plonger corps et âme. »

Le remonte-vague bleu

Dans le crépuscule du matin, la plage est très belle, à peine zébrée par les mouvements du vent, oubliée comme un poème écrit à l'arme blanche. Il est encore trop tôt et j'ai un peu de temps devant moi. Assis au sommet de la dune, je laisse mon regard dériver sur la mer argentée. Tout un coin du ciel est mauve et les premiers jets de soleil scintillent sur les pylônes figés du remonte-vague.

C'est l'arrière-saison mais bientôt le soleil chauffera l'eau et le remonte-vague tournera en silence tandis qu'en ondes bleues, l'océan s'éveillera. Ce paysage de mer et de sel s'étend à perte de vue mais je le connais bien, si bien qu'il tient comme une carte postale pliée dans ma poche. Alors, je plisse les paupières, souris comme un imbécile heureux et prends plaisir à écrire en pensée. Pour cela, je peux m'inspirer des parfums de femmes que l'été a oubliés sur le rivage.

Mais lorsque je rouvre les yeux, je reste bouche bée devant le spectacle que le paysage me propose : des arrière-fleurs poussent à vue d'œil sur le sable et une femme aux jambes serties d'écailles d'argent sort de la mer. Des bourgeons rouges et roses éclosent sur la plage comme un feu d'artifice tiré en plein jour tandis qu'elle s'avance les bras tendus vers le ciel. Je saisis ma planche sous mon bras, descends la dune en courant et me faufile à travers les fleurs épanouies. Je cours toujours plus vite, aveuglé par ses écailles brillant dans la lueur du matin. A bout de souffle, enfin, j'atteins le rivage mais il n'y a plus qu'une ombre qui plane au-dessus des vagues vertes. Je virevolte, couvert de sueur, et les plantes ont disparu pour faire place à un désert de sable.

Comme je suis un homme de la terre, je refais le même chemin. Depuis la dune jusqu'au rivage. Je suis des yeux mes pas encore frais sur le sable éclaboussé. La plage, que les goélands argentés survolent avec respect, se sent meurtrie par un réveil si douloureux. Pétrie d'orgueil, elle rejoint le lit du rivage où mes traces encore fraîches viennent fondre sous les langues de mer océanes.

Comme je suis homme de la terre, je voudrais bien comprendre. Mais je ne peux résister plus longtemps à l'attrait que présentent les paillettes de soleil, enluminées en étincelles sur la grande bleue. Elles brillent comme une robe d'écailles, éclairent le champ de mes interrogations au point de me troubler. Je comprends alors que je suis en présence de la plus belle femme qui soit. Sublimée par la grâce, elle s'étend jusqu'à l'horizon. A l'Est, à l'Ouest, et me traverse plein Sud. Si heureux d'avoir enfin trouvé la source, je puis à pleines mains dans l'eau de son corps et me rafraîchis le visage. A présent, tout est clair. Alors, je remercie le ciel qui lève le voile sur sa nudité et n'oublie pas le soleil qui brasse les volants de sa traîne de cristal. Comme tout homme, j'ai enduré des épreuves jusque là. Si je n'ai pas toujours été de

taille, j'ai essayé de les affronter dignement. Mais désormais je me sens bien. A la fois comblé et rendu au point de non retour.

Je regarde et écoute. C'est parfait. La poulie couine dans le silence du matin et ma planche est depuis longtemps à la dérive, brassée par le flux et le reflux. Je la tire de l'écume et m'en vais avec elle sous mon bras jusqu'au remonte-vague. Je m'avance d'un pas confiant dans l'eau laiteuse, saisis le cordon qui descend du câble et le fais coulisser dans l'anneau placé à l'avant de ma planche. Allongé sur mon surf, je sens une vieille douleur et mon dos s'envoiler comme de l'acier trempé. Mais je l'oublie et me laisse remonter vers la vague où il est impossible de distinguer le dernier pylône. Je me retourne une dernière fois et abandonne un vestige de sourire : de nouveau, les fleurs éclosent et les bourgeons rouge et rose s'éparpillent avec panache sur la plage ensoleillée de mille feux.

« Ce sera un feu d'artifice mon amour. »

Le remonte vague-bleu

L'eau m'arrive jusqu'aux genoux. J'attends patiemment que le cordon d'acier fasse le tour du pylône derrière moi puis le fais coulisser dans l'anneau de ma planche. Je m'étends sur mon surf et me laisse remonter vers le large. Un pic s'est formé un peu plus haut et le remonte-vague me tire, facile, par delà les collines océanes. La mer est bien claire. Verte sous le soleil. Tapissée de bleu sous les nuages ombreux. Et c'est une très belle piste qu'elle nous propose, longue et bien dessinée. Les vagues sont parfaites. Zébrées par les rides du vent d'est, elles déroulent à merveille, droites ou gauches selon l'humeur flirtent avec les un mètre cinquante, pour les plus grands amateurs.

Comme je n'ai rien de mieux à faire, j'étudie les prouesses des anciens qui glissent sur des longboards, comme sur de vieilles trouvailles des îles Hawaïi. Ils ont tous pris de l'embonpoint mais les courbes généreuses qu'ils décrivent sur les vagues donnent un goût très prononcé de revenez-y. Alors, je les admire, jusqu'à ce que leurs chevelures argentées disparaissent derrière la lèvre.

Une dernière mèche grise se fond dans l'eau crayeuse et mon regard se tourne tout naturellement vers la ligne d'horizon.

A ma grande surprise, elle scintille devant moi, se ramasse par paquets en paillettes d'ardoises. Ebloui, je cligne des yeux tandis qu'une femme jaillit de l'océan poudroyé, comme un ver à soie sorti d'un fruit bleu couvert de pruine. Et c'est ainsi que ma sirène prend corps, dans le lointain du remonte-vague. Et je me rapproche pour ne pas la perdre de vue. L'esprit léger, elle voyage, immobile, comme un Bouddha en jade posé au dessus de la mer. Elle est divine. De son maillot d'écaillés roulé autour de la taille comme une corolle argentée, de ses cheveux tressés comme des lianes d'or, elle m'attire vers elle. J'ai trouvé mon soleil. Ca ne fait pas l'ombre d'un doute. Alors, je me détache du remonte-vague, me raccroche à ses lianes et me laisse guider sans effort.

Entre deux vagues, je plonge mon regard sous la mer, où un filet anguiforme d'eau douce se faufile dans le sel bleu de l'océan. Là-bas je vois même ses chevilles qui serpentent sur la barre de sable comme deux petits ailerons oubliés.

Pour autant que je me souviene, c'est à peu près à cet endroit que je l'ai perdue : lorsque le bruit sourd de la pluie s'est abattu contre les volets de ma cabane, elle s'est enfouie dans les tréfonds de mes rêves. Comme si j'avais été trop court pour passer la vague suivante. Je me suis aussitôt replongé dans le

sommeil, mais je l'ai perdue à tout jamais, ma sirène, le long du remonte-
vague bleu.

Le soleil luit pour tout le monde

La campagne est sèche et blonde, écrasée de soleil et une vieille femme attend au bord du chemin, le corps épousé dans une robe de coton noir. Elle est très belle, avec ses yeux d'un bleu usé, avec ses cheveux gris qui tombent sur ses épaules comme une cascade argentée ; et sa présence découle tout naturellement de la colline, là-même où un vieux cinéaste italien s'était perché il y a cinquante ans. Tombé sous le charme de cette femme, il avait décidé, le temps d'un court métrage, d'immortaliser sa beauté sur une pellicule aux paysages en noir et blanc. Et ce vieux nostalgique prenait un malin plaisir à filmer ses cheveux de jais, à s'éprendre de ses yeux bleus piqués de pistils d'étoiles comme d'un éclair lucide, à plonger son regard en suivant le geste monotone d'une mèche tombée sur des lèvres sanguines. Il n'y avait pas de ralenti et c'était une pure merveille, un vrai délice pour le spectateur.

Mais maintenant, le vieil homme et la caméra ont fondu dans leur époque et il ne reste plus que cette vieille bobine qui tient dans ma poche. Je voudrais bien ramener ce paysage des cendres, remettre cette femme au goût du jour mais peut-être que je me sens vieux et nostalgique moi-aussi, alors elle retrouve un peu de sa vieillesse. Pourtant, elle est toujours aussi belle et je ne veux rien y changer.

Si jamais elle lève les yeux sur la colline, elle peut apercevoir le toit de sa ferme. Si elle le désire, elle peut songer au chêne centenaire qui se dresse au beau milieu du jardin, où la mousse borde les racines et s'éparpille en un tapis d'ombres bleues, où elle est si souvent venue se reposer après de longs moments passés à attendre au bord du chemin. La mousse est sûrement très fraîche et confortable à cette heure-ci.

Le visage illuminé d'un regard translucide, elle attendra toujours, là où personne n'est jamais passé, là où le silence s'est à jamais fondu dans la crécelle des grillons. Elle dessille des yeux un instant et ressent le vent et la poussière oubliés par les voitures qui passent dans ses rêves, les voitures qui l'oublient sur son passage comme si elle faisait partie du décor.

Alors une dernière fois, elle s'évente à l'aide d'un chapeau de paille et serre un bout de carton où il est écrit: "Je voudrais voir la mer".

ISBN : 2-912358-08-6
© Oxy'more Editions, Bordeaux